

SOMMAIRE

BILAN CRITIQUE – 7

La Chine dans les études comparatistes : aperçu historique – 9

Muriel DÉTRIE

L'étude des relations littéraires avec la Chine : tendances générales et nouvelles perspectives – 19

Muriel DÉTRIE

La littérature générale et le domaine chinois – 51

Philippe POSTEL

I. ÉTUDES DE RÉCEPTION : NOUVELLES APPROCHES – 87

Comparatisme, traduction, circulation : nouvelles approches de la littérature jésuite sur la Chine (XVI^e-XVIII^e siècles) – 89

Huiyi WU

La percée du social et du politique dans le discours littéraire. Le voyage en Occident de la *Pérégrination vers l'Ouest* – 105

Hanlai WU

Le Japon, un pont culturel entre l'Europe et la Chine à l'époque de la Révolution littéraire. Le cas de la réception de Paul Morand par l'École des sensations nouvelles shanghaienne – 133

Sabrina YEUNG Choi-kit

De l'ouvrier au sorcier : représentations de la Chine dans l'imaginaire congolais – 155

Pierre LEROUX

II. ÉTUDES DE POÉTIQUE COMPARÉE : REPOSITIONNEMENTS DE LA
CHINE DANS LA LITTÉRATURE MONDIALE – 173

La mémoire des accomplissements héroïques dans le *Shi jing* et les poèmes
homériques : une lecture croisée de deux corpus poétiques traditionnels – 175

Tristan MAUFFREY

Comment lire un roman de la première modernité en Chine et en Europe – 201

Philippe POSTEL

Pour une lecture rapprochée de la littérature chinoise – 229

Céline BARRAL

Sinophonie transgressive et géocritique – 257

Yinde ZHANG

BILAN BIBLIOGRAPHIQUE – 273

PRÉSENTATION DES AUTEURS – 299

BILAN CRITIQUE

Avertissement

Pour éviter les confusions, dans les textes des articles, les auteurs et critiques chinois ou d'origine chinoise sont systématiquement désignés, conformément à l'usage chinois, par leur nom suivi du prénom (Zhang Longxi) ou par leur nom de plume tel qu'il se présente en chinois (Lao She, Mo Yan), sauf dans le cas des écrivains qui ont plus ou moins occidentalisé leur nom comme François Cheng (Cheng Jixian en chinois), Eileen Chang (Zhang Ailing en chinois) ou Ying Chen (Chen Ying en chinois).

La Chine dans les études comparatistes : aperçu historique

Muriel DÉTRIE

Pourquoi consacrer un numéro de la collection « Poétiques comparatistes » au comparatisme avec la Chine en France ? Songerait-on à en faire un sur le comparatisme avec l'Allemagne, pour choisir un pays européen parmi d'autres, ou avec l'Inde pour prendre l'exemple d'un pays extra-européen ? La réponse est évidemment négative dans le premier cas car ce comparatisme est considéré comme allant de soi depuis les débuts de la discipline, mais elle l'est aussi dans le second cas parce que la littérature indienne classique, qui était apparue comme accessible et « comparable » aux yeux de ses premiers lecteurs français au XIX^e siècle, est peu à peu devenue à ce point l'affaire des spécialistes qu'elle s'est tout à fait absentée du domaine de la littérature comparée comme l'a montré Claudine Le Blanc dans *Les Livres de l'Inde. Une littérature étrangère en France au XIX^e siècle* (Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2014). Mais avec la Chine, on a affaire à une littérature dont tous les comparatistes s'accordent à penser qu'on ne peut la négliger, du fait de son ancienneté et de son importance que des traductions toujours plus nombreuses ne cessent de révéler au grand public, et qui en même temps leur paraît difficilement « comparable » à cause de son altérité jugée extrême. En effet, à la suite des appels d'Étiemble, la littérature chinoise a dès les années 1960 été unanimement reconnue comme indispensable à toute réflexion générale sur la littérature, mais ces promesses d'intégration n'ont guère été suivies d'effets, et à

partir des années 1990, l'évolution de la littérature comparée aux États-Unis vers les *Postcolonial Studies* et les *Cultural Studies* a conduit à une remise en cause des « Chinese-Western Studies » en même temps que de la discipline.

En France cependant, le comparatisme avec la Chine a donné lieu depuis le début des années quatre-vingt à des travaux qui s'avèrent relativement importants en nombre, même si on observe un net déséquilibre entre ceux qui portent sur les relations littéraires et ceux qui relèvent de la littérature générale. Mais ces travaux sont pour la plupart réalisés ou par les quelques comparatistes sinisants en poste dans l'université, ou par des étudiants d'origine chinoise venus faire des doctorats (souvent dans des départements de littérature française), ou par des sinologues, et les comparatistes non spécialistes qui sont amenés pourtant à diriger des thèses de doctorants sinisants ou d'origine chinoise continuent dans leur grande majorité d'ignorer la littérature chinoise dans leur enseignement comme dans leur recherche. Toutefois, si aucun programme d'agrégation ne s'est encore jamais risqué à intégrer une œuvre chinoise, depuis le début du XXI^e siècle on constate quelques amorces de changement : les ouvrages de littérature générale consacrent de plus en plus souvent une place à la Chine, les collaborations entre comparatistes et sinologues se développent, les thèses en co-tutelle franco-chinoise se multiplient, et les corpus étudiés se diversifient en même temps que les questionnements se renouvellent. Longtemps cantonnée à un vis-à-vis avec la littérature occidentale qui la figeait dans une essence immuable, la littérature chinoise apparaît désormais comme diverse, plurielle, changeante, hybride, ouverte sur le monde, et elle suscite des approches et des questionnements nouveaux qui la rendent plus facilement accessible aux non spécialistes. Aussi est-ce une cartographie des différents types de recherches comparatistes qui ont été menés en France depuis les années quatre-vingt, des problèmes qu'ils ont rencontrés et des renouvellements qu'ils connaissent actuellement que ce numéro voudrait proposer.

Cet état de la recherche s'adressant à tous les comparatistes et non aux sinologues, nous nous limiterons, à quelques exceptions près, aux travaux publiés en France et écrits en langue française, que

ce soit par des chercheurs français ou étrangers (notamment les doctorants d'origine chinoise), et quelle que soit leur discipline de rattachement, mais nous les situerons au besoin par rapport à la production de langue anglaise ou de langue chinoise afin d'en dégager les spécificités. Nous nous référerons essentiellement aux ouvrages et aux thèses, les articles étant trop nombreux pour être cités et nombre d'entre eux pouvant être retrouvés dans les publications collectives. Une place importante sera accordée aux thèses, d'une part parce qu'une très grande part de la recherche comparatiste concernant la Chine se fait d'abord dans le cadre d'un doctorat, d'autre part pour que les directeurs de thèses puissent mieux connaître ce qui a déjà été fait et ce qui reste à faire dans ce domaine, ainsi que les problèmes théoriques qui se posent et les méthodes qui tentent d'y répondre.

Les débats sur la possibilité et la légitimité de la comparaison avec la Chine

Définie dès ses débuts institutionnels en France au début du XX^e siècle comme « l'étude des œuvres des diverses littératures dans leurs rapports les unes avec les autres »¹, la littérature comparée s'est pendant longtemps limitée à l'étude des relations entre les littératures d'Europe et d'Amérique du Nord, en excluant de son domaine celle de la Chine comme pratiquement toutes les autres littératures extra-européennes. On ne niait pas cependant la possibilité de comparer la littérature chinoise aux littératures européennes, pas plus qu'on ne méconnaissait les relations qui s'étaient établies durablement entre la Chine et l'Occident depuis le XVI^e siècle. Quelques spécialistes des littératures européennes avaient d'ailleurs déjà commencé à traiter de l'intérêt pour la Chine dans l'Europe des Lumières, mais les traductions et études de la littérature chinoise, de même que l'enseignement du chinois, étaient alors encore trop limités pour que la littérature chinoise pût être prise en compte par les comparatistes. Seuls quelques étudiants chinois venus faire des études supérieures en France dans la période de l'entre-deux guerres initièrent d'eux-mêmes, de manière tout empirique, une forme de comparatisme sino-européen en se fondant sur leur double connaissance des lettres

¹ Philippe Van Tieghem, *Littérature comparée*, Armand Colin, 1931, p. 57.

chinoises et des lettres françaises ; mais leurs thèses, bien que publiées, passèrent inaperçues².

La littérature comparée, qui s'est répandue depuis la France dans plusieurs pays européens et aux États-Unis au cours de la première moitié du XX^e siècle, a connu un premier tournant lorsque René Wellek et Austin Warren, dans leur ouvrage *Literary Theory*, ont remis en cause le modèle français des études historiques dites de sources et d'influences en donnant pour objectif à la littérature comparée l'étude de la « literary theory » entendue comme « the study of the principles of literature, its categories, criteria, and the like » (New York, Harcourt Brace, 1949, p. 30), instaurant ce qu'on allait bientôt appeler une « école américaine » (par opposition à ce qui a été dès lors perçu comme « l'école française ») fondée sur le parallèle et l'analogie. Mais en France, la discipline a surtout été ébranlée lorsqu'Étiemble s'en est pris à Wellek et Warren eux-mêmes en dénonçant le caractère eurocentriste du comparatisme qu'ils défendaient et a appelé à l'élaboration d'une « littérature (vraiment) générale » qui s'appuierait aussi sur les littératures non européennes. Ayant dans sa jeunesse appris le chinois et été séduit un temps par le modèle maoïste, Étiemble a gardé toute sa vie un attachement particulier pour la Chine et a fait de sa littérature le fer de lance de son combat pour ce qu'il appelait un « comparatisme planétaire ». La littérature chinoise était selon lui susceptible de remettre en cause toutes nos théories et conceptions littéraires. Néanmoins, il croyait en la possibilité pour le comparatiste, par-delà les différences, de repérer des « invariants ». Ainsi faisait-il souvent des rapprochements entre les œuvres chinoises classiques qu'il a éditées dans la collection « Connaissance de l'Orient » chez Gallimard et certaines œuvres occidentales. C'est que, en profond humaniste, il était persuadé que, malgré les différences de cultures, les hommes étaient fondamentalement partout les mêmes et donc qu'il serait un jour possible, en comparant les littératures du monde entier, d'édifier une théorie littéraire universelle³.

12 -

² Voir Muriel Détrie, « La contribution des premiers étudiants chinois au comparatisme littéraire franco-chinois (1920-1950) », in Muriel Détrie, Éric Lefebvre et Li Xiaohong (éd.), *Connaissance de l'ouest. Artistes et écrivains chinois en France (1920-1950)*, Paris, You Feng, p. 41-64.

³ Voir Muriel Détrie, « Connaissons-nous Étiemble ? », *Revue de littérature comparée*, n° 295, 2000/3, « Relire les comparatistes français », p. 413-426.

L'appel d'Étiemble, repris par le comparatiste roumain Adrian Marino (*Étiemble ou le comparatisme militant*, PUF, 1982), a été entendu jusqu'aux États-Unis où il a été relayé par divers chercheurs américains comme Owen Aldridge qui, après avoir consacré ses recherches aux écrivains des Lumières en France et dans le monde anglophone, s'est passionné pour les littératures asiatiques à partir des années 1970-80 et a plaidé pour qu'étudiants et chercheurs en littérature comparée s'ouvrent aux littératures asiatiques à travers l'usage des traductions comme il le faisait lui-même. Grâce à Owen Aldridge, la revue *Comparative Literature Studies* qu'il avait contribué à fonder en 1963 a consacré tous les deux ans à partir de 1981 un de ses numéros aux « East-West Literary Studies ». Cette ouverture sur l'Asie du comparatisme américain s'est traduite aussi par le recrutement dans les « départements d'anglais et de littérature comparée » de spécialistes des langues et littératures orientales tels le japonologue Earl Miner à Princeton en 1972 et le sinologue Stephen Owen à Harvard en 1982, qui l'un et l'autre ont apporté des contributions importantes à la poétique comparée entre l'Occident et l'Asie⁴. Elle a en outre été favorisée par l'ouverture de la Chine après la fin de l'ère maoïste en 1976 et l'arrivée dans les universités occidentales de nombreux étudiants et chercheurs chinois à partir des années quatre-vingt. Dans le même temps, le comparatisme a commencé à se développer en Chine même où une Association chinoise de littérature comparée a été fondée en 1985, la même année où naissait aux États-Unis une « American Association of Chinese Comparative Literature » (AACCL). Enfin, les congrès de l'AILC, qui avaient commencé dès le IV^e Congrès en 1964 à faire une place aux littératures d'Extrême-Orient en s'intéressant à leurs relations avec les littératures occidentales, ont régulièrement consacré des sessions spéciales au comparatisme « Orient-Occident » à partir du XI^e congrès qui s'est tenu à Paris en 1985 et où les chercheurs chinois ont fait une entrée en scène remarquée en se réunissant autour d'Étiemble.

- 13

⁴ Voir notamment Earl Miner, *Comparative Poetics: An Intercultural Essay on Theories of Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1990 et Stephen Owen, *Traditional Chinese Poetry and Poetics: Omen of the World*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985.

14 -

Signe de cette évolution, en France comme ailleurs, dans tous les manuels de Littérature comparée on s'est mis à fonder de grands espoirs sur l'ouverture aux littératures non occidentales. En 1978, dans la version révisée de son *Que sais-je ? La Littérature comparée* initialement paru en 1951, Marius-François Guyard se contentait de prendre acte de l'ouverture « aux cultures de l'Afrique et de l'Asie » (p. 123) dans ses dernières lignes, mais dans le nouveau *Que sais-je ?* qu'il publiait une dizaine d'années après pour remplacer celui de Guyard, Yves Chevrel estimait quant à lui qu'« une confrontation des poétiques d'Occident et d'(Extrême-)Orient est peut-être au cœur des interrogations sur la possibilité d'une poétique comparée » (PUF, 1989, p. 105). Aux États-Unis, c'est le Rapport Bernheimer de l'ACLA (« American Comparative Literature Association ») de 1993 qui sanctionnait une évolution en cours depuis deux décennies déjà en faisant de l'étude comparée des cultures orientales et occidentales un moyen de sortir de « la crise permanente » de la littérature comparée⁵. Mais malgré ces déclarations, il faut bien admettre que, à l'exception des chercheurs sinologues ou d'origine chinoise, les comparatistes ne se sont guère ouverts sur la Chine et même l'ont tenue respectueusement à distance. Il est significatif à cet égard que l'« American Association of Chinese Comparative Literature » qui avait été fondée en 1985 aux États-Unis afin de regrouper tous les comparatistes travaillant sur la Chine a été renommée en 2000 « Association of Chinese and Comparative Literature », entérinant le fait que ses membres étaient pratiquement tous aussi (voire d'abord) des sinologues.

Deux raisons principales peuvent expliquer ce phénomène. D'une part, les appels à une prise en compte des littératures extra-européennes ont commencé à se faire entendre à une époque où régnait en maître, dans les pays nord-américains, le « New Criticism » qui se focalisait sur le texte seul et le texte original, ce qui conduisait les chercheurs à se détourner des littératures dont ils n'avaient accès qu'à travers des traductions dont ils faisaient peu de cas. D'autre part, le « New Criticism » a évolué dans les années 1970 vers ce qu'on allait bientôt appeler les « Postcolonial Studies ». À la

⁵ Le rapport est repris dans Charles Bernheimer, *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1995.

suite de la dénonciation par Edward Saïd de l'orientalisme (*Orientalism*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978), tous ceux qui en Occident prétendaient tenir un discours sur « l'autre » se voyaient suspectés, sinon d'impérialisme, du moins d'ethnocentrisme. Bien que Saïd n'ait nullement inclus la Chine dans « l'Orient » qu'avait produit selon lui le monde savant occidental à partir de la fin du XVII^e siècle, les discours et représentations la concernant n'échappèrent pas à cette suspicion généralisée. La notion d'« altérité » qui fonde le partage entre colonisateur/dominateur et colonisé/dominé institués en essences opposées trouva dans la Chine un champ d'application particulièrement fécond : envisagée, sous influence là encore de la « French Theory », comme « hétérotopie » (Foucault), la culture chinoise, et donc sa littérature, voyait sa spécificité radicalisée et systématisée, ce qui revenait à en interdire l'accès aux non spécialistes. Et l'idée d'universalisme issue de la pensée de l'Europe des Lumières était rejetée comme une idée européocentriste. Cette orientation culturaliste fut reprise (avec un certain décalage dans le temps) par certains chercheurs chinois désireux de promouvoir une « école chinoise » du comparatisme comme alternative aux écoles « française » et « américaine »⁶. Combinée à l'essor concomitant des *Cultural Studies*, la défense du relativisme culturel dans les années 1990 a fini par conduire à l'annonce par Gayatri Spivak de la « mort de la littérature comparée »⁷ à l'aube du XXI^e siècle, faute d'avoir su intégrer l'ensemble des littératures.

- 15

Cette crise qui bouleverse le comparatisme aux États-Unis affecte peu le comparatisme français dont l'orientation européocentriste continue d'être revendiquée, non par principe, certes, mais à cause des prétendues difficultés d'accès aux littératures extra-européennes. Ainsi, dans l'introduction de son manuel de *Littérature comparée* paru en 1997, Didier Soullier dit son regret d'avoir « renoncé à parler » des grandes œuvres romanesques et théâtrales de la Chine et du Japon pour se concentrer sur les seules littératures européennes, en se défendant ainsi : « Ni ethnocentrisme, ni occidentalo-centrisme, mais seulement la volonté d'aider les étudiants à connaître d'abord ce qui leur est le plus proche

⁶ Voir Zhang Yinde, « La littérature comparée en Chine : dynamisme et perspectives », *Revue de littérature comparée*, 2017/2, p. 154-167.

⁷ *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press, 2003.

dans l'espace et le plus immédiatement familier en fonction de leurs connaissances linguistiques »⁸. Plus que les études postcoloniales qui ont mis du temps à s'implanter en France et n'y ont jamais exercé un grand rôle, c'est, me semble-t-il, la pensée du philosophe François Jullien qui a été déterminante dans le désintérêt des comparatistes français pour la Chine. Dans sa thèse de sinologie consacrée à la poésie chinoise traditionnelle, parue pour la première fois en 1985 sous le titre *La Valeur allusive* et qui, comme le précisait son sous-titre, se voulait « une contribution à la réflexion sur l'altérité interculturelle », François Jullien, dans la lignée des travaux de sinologues comme Jacques Gernet et Léon Vandermeersch, se fondait sur l'idée de la spécificité de la langue-écriture et de la culture chinoises d'une part, et sur l'absence avérée de contacts de l'empire chinois avec le monde occidental jusqu'à une époque récente d'autre part, pour ériger la spécificité chinoise en altérité radicale. Le comparatisme avec la Chine devait donc selon lui se limiter à l'étude des rapports de fait entre Chine et Occident à l'époque moderne, et la Chine ancienne servir de miroir à l'Occident pour prendre conscience de sa propre singularité⁹. Bien que le discours de Jullien ne porte pas spécifiquement sur la littérature et concerne plutôt la philosophie, il n'a pas été sans jouer un rôle important dans les études comparatistes : d'une part il a découragé les non spécialistes de s'intéresser à la littérature chinoise en dehors de l'époque moderne, d'autre part il a conduit à cantonner les travaux des spécialistes dans une forme de marginalité, faisant de la Chine un cas à part difficile à intégrer à une problématique générale. En témoignent, comme on le verra ci-dessous, le grand nombre des travaux consacrés aux relations littéraires entre la Chine et l'Occident (et essentiellement la France) à partir du XVII^e siècle, et le nombre relativement réduit, en revanche, des études de littérature générale prenant en compte la Chine.

Cependant, au tournant des XX^e et XXI^e siècles, on observe un changement dans la réflexion sur la place et le rôle de la Chine au sein de la littérature comparée. Dans le monde anglo-saxon comme en France, des voix se sont fait jour peu à peu pour combattre l'idée

⁸ In Didier Souiller & Wladimir Troubetzkoy, *Littérature comparée*, Paris, PUF, Collection Premier Cycle, 1997, p. xv.

⁹ Voir notamment son article « "Chine"-«Occident" : Questions de comparaison », *Études chinoises*, vol. VII, n° 2, 1988, p. 27-36.

de l'impossibilité du comparatisme avec la Chine en dehors de l'époque moderne et tenter d'échapper à l'alternative universalisme *vs* relativisme culturel¹⁰. En France même, les comparatistes sinisants, même s'ils sont restés peu nombreux, n'ont jamais cédé au culturalisme ni renoncé à l'idée d'universel. En cela ils rejoignent les sinologues tels Anne Cheng et Jean François Billeter qui, dans le domaine de l'étude de la pensée chinoise, restaient convaincus que les rapprochements avec la pensée occidentale étaient possibles, pourvu qu'on prenne en compte la diversité de l'une comme de l'autre en se gardant de les essentialiser et de les opposer *a priori*¹¹. Par ailleurs, durant ces deux dernières décennies, les frontières disciplinaires entre la littérature comparée, la littérature française, les littératures étrangères et la sinologie se sont quelque peu estompées, nombre de spécialistes des littératures française, francophone et étrangères commençant à s'intéresser à la Chine tandis que bien des sinologues se tournaient vers la littérature comparée, et les uns et les autres mettant leurs compétences en commun pour réaliser des séminaires ou colloques, des ouvrages collectifs, des programmes d'enseignement ou de recherche, ou encore diriger mémoires de master et thèses. La raison en est que le développement de l'enseignement du chinois en France, dès le secondaire et non plus seulement à l'université, la multiplication du nombre de jeunes issus de familles d'immigrés chinois ou de couples mixtes, enfin l'afflux d'étudiants chinois dans les universités françaises ont fait naître un intérêt croissant pour les relations interculturelles, le bilinguisme, les questions identitaires, etc. Mais en dehors de ces facteurs conjoncturels, c'est sans doute une évolution de la littérature chinoise elle-même, de sa place dans le monde ainsi que de l'idée qu'on s'en fait, qui explique l'entrée enfin effective de la Chine dans le comparatisme français, et le fait que le comparatisme avec la Chine n'est plus perçu comme l'affaire des seuls comparatistes.

- 17

¹⁰ Voir notamment Zhang Longxi, *Mighty Opposites: From Dichotomies to Differences in the Comparative Study of China*, Stanford, Stanford University Press, 1998, et Haun Saussy, *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2006.

¹¹ Voir Jean-François Billeter, *Contre François Jullien*, Paris, Éditions Allia, 2006, et Anne Cheng, « Introduction : Pour en finir avec le mythe de l'altérité », in Anne Cheng (éd.), *La Pensée en Chine aujourd'hui*, Gallimard, coll. « Folio », 2007, p. 7-18.

À la faveur des développements des études chinoises en Occident comme en Chine, la littérature chinoise, longtemps perçue comme une entité, apparaît de plus en plus comme un ensemble présentant une grande diversité historique, géographique, linguistique et culturelle. La littérature écrite en langue classique (*wenyan*), jugée conservatrice et répétitive, s'est révélée bien plus riche en courants et en évolutions qu'on ne l'avait cru ; l'opposition entre une littérature classique en langue écrite (*wenyan*) au développement endogène et une littérature moderne en langue parlée (*baihua*) marquée par l'influence des langues et littératures occidentales, a été nuancée ; à côté de la littérature des Han (Chinois), on a révélé les littératures des minorités nationales (Tibétains, Mongols, Hui ou musulmans, Miao, Dong, etc.) qui ne sont pas seulement des littératures ou des oratures en langues indigènes puisqu'elles recourent souvent à la langue et à l'écriture chinoises pour s'écrire ; et au sein même de la littérature produite par des membres de l'ethnie Han, on a introduit aussi de la diversité en distinguant, à côté de la Chine continentale, plusieurs espaces ayant une production propre tels que Taïwan, Hongkong, Singapour et la diaspora chinoise qui ne fait que s'étendre et suscite en outre l'émergence d'écrivains ayant deux langues d'écriture voire choisissant d'écrire dans une autre langue que le chinois. Par ailleurs, la conception de la Chine ancienne comme un monde fermé sur lui-même ou n'ayant connu de relations qu'au sein de l'espace sinisé, a elle aussi été remise en cause par l'étude des nombreux contacts que la Chine a entretenus de tous temps, directement ou indirectement, avec le monde extérieur, qu'il s'agisse des mondes indien, arabe, grec, ou romain et chrétien. Outre les études chinoises, la réflexion sur la « littérature mondiale » qui s'est développée en même temps que la globalisation économique a également contribué à une plus grande intégration de la Chine dans le comparatisme. Enfin, après une phase de domination de la pensée postcoloniale qui a conduit à une remise en cause de l'universalisme, et face aux menaces d'affrontements que les revendications de tous les particularismes font peser sur l'humanité, on assiste à un retour dans les sciences humaines vers une réflexion sur la notion d'« universel », y compris chez ceux-là mêmes qui l'avaient décriée, réflexion rendue d'autant plus nécessaire que la Chine elle-même se revendique désormais d'une forme d'« universalité »¹².

¹² Voir Anne Cheng, « La prétention chinoise à l'universalité », *Esprit*, janv.-fév. 2020, « Le partage de l'universel », p. 123-129.